

# « André Walter » et le paratexte

par

PATRICK POLLARD

**P**ourquoi « André Walter » ? Cette question se pose dès qu'on reconnaît la volonté de Gide d'encadrer son récit. Or, dans un même ordre d'idées structurantes, *Paludes* s'avère l'histoire de celui qui écrit *Paludes* ; l'on sait d'ailleurs qu'à l'origine Gide retient à la fois le nom d'*Allain* comme titre principal et comme celui de l'ouvrage qui sera élaboré par le narrateur. Il s'agit donc de préciser la date et les circonstances qui ont provoqué ce changement de protagoniste.

« Allain » est « découvert » le 11 mars 1889<sup>1</sup>. Gide écrira à sa mère le 18 mars de l'année suivante que « mon temps tout entier je le donnerai pour *Allain* » (*Correspondance*, p. 63). L'on sait qu'il y travaille en Savoie et qu'il en terminera la rédaction à La Roche en juillet-août 1890 avant d'en faire une première lecture à Albert Démarest lors de son retour à Paris : suivant les conseils de celui-ci il en supprimera « les deux tiers » et va remanier profondément son texte. Le nom du personnage revient le 26 juin 1890 dans une lettre de Pierre Louÿs : « Tu deviens honteusement immoral, mon Alain<sup>2</sup>. » — Louÿs se plaint de façon ironique et sans doute jalouse, car Gide l'a laissé sans nouvelles du livre. — « Oui, j'ai un amant, monsieur mon mari. J'en ai même plusieurs qui me

---

1. Selon Daniel Moutote. V. *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, éd. Claude Martin, Paris : Gallimard, 1986, p. 242, note 19 (ci-après : Martin).

2. Paul Isele, *Les Débuts d'André Gide vus par Pierre Louÿs*, Paris : Éd. du Sagittaire, 1937, p. 123.

consolent de ton absence. » Le 27 mars 1890, Louÿs lui a déjà envoyé une lettre qui est pleine de taquineries mais où, parmi des éloges du livre projeté (« je le chéris d'avance plus que les miens »), il propose de façon presque timide une « idée bizarre » : « Comme les petites filles qui fourrent des fleurs coupées dans les bras de leur Vierge, à l'église, pour l'aimer plus quand elle sera un peu faite par elles, je voudrais écrire — oh ! presque rien, une demi-page, mais quelque chose dans ton Allain. Je ne sais si tu comprendras... » (Iseler, pp. 23-5). Nous y reviendrons. Le 19 septembre 1890, le même titre demeure : Louÿs écrit, « non sans une certaine ironie » (Iseler, p. 96) : « Alain [*sic*] achevé, cela me soulage comme si je l'avais fait moi. Mais tu es bien cruel de me l'avoir caché. »

Mais voici que peu de temps après, le 12 octobre, Gide invente un pseudonyme qui ne plaît guère à Madeleine : « Ton pseudonyme ne me plaît qu'à moitié ! Pourquoi pas Duval plutôt que Durval ? Cet r crie le déguisement. Je t'ai toujours soupçonné de ne vouloir te cacher que pour la forme <sup>3</sup>. » Mais Gide trouvera bientôt mieux avec l'aide de Louÿs, qui, entre parenthèses, ne semble pas vouloir hésiter à marquer de son sceau l'ouvrage de son ami — n'a-t-il pas déjà à deux reprises fait preuve d'une sympathie qui empiète sur l'autonomie de l'auteur ?... Gide lui donnera enfin lecture du manuscrit avant le 19 octobre, date à laquelle il annonce à sa mère qu'il a trouvé un copiste et qu'il apportera « demain » son manuscrit chez l'éditeur Perrin. À partir de cette date tout était donc décidé.

La collaboration amicale de Louÿs semblerait avoir porté sur la rédaction de la « Notice », signée « P. C. », sur la formulation de certaines « notes », et sur le choix du titre. La « Notice » existe en deux copies <sup>4</sup>, l'une de la main de Louÿs, l'autre de la main de Gide — ce qui écarte la supposition qu'elle fût inventée par Gide lui-même (Arnold Naville assure qu'elle est « de l'auteur lui-même <sup>5</sup> »), car on voit mal la raison pour laquelle Louÿs en aurait pris une copie ; il est beaucoup plus facile de croire à l'existence d'une communication manuscrite de Louÿs qui aura été recopiée par Gide en vue de son incorporation éventuelle dans le texte de son livre. Certains mots laissent percer un grief de Louÿs contre

---

3. André Gide, *Correspondance avec sa mère*, éd. Claude Martin, Paris : Gallimard, 1988, p. 102, avec la note de l'éditeur. Madeleine retiendra pourtant le titre primitif « Alain » (*sic*) lorsqu'elle lira le livre le 28 janvier 1891 (*Journal de Madeleine*, *ibid.*, p. 105).

4. Martin, p. 239.

5. Arnold Naville, *Bibliographie des écrits de André Gide*, Paris : Guy Le Prat, s. d., p. 37 (v. Martin, p. 241, note 6).

Gide : « En mars 1889 [...] André Walter se retira en Bretagne. Il partait pour travailler, disait-il, et il pria qu'on ne lui écrivit point. » D'autres se rapportent au vœu qui sera ainsi artificieusement provoqué dans les *Cahiers* : « Pendant ces dix mois André Walter avait écrit ces cahiers que nous publions ici et un roman qui ne le sera jamais » (« Notice »), qui aura sa réplique : « QUE PIERRE C\*\*\*, À QUI JE LES DONNE, PUBLIE, SI JE DEVIENS FOU, CES CAHIERS [etc.]. S'IL PUBLIE MES CAHIERS — QUIL GARDE ALLAIN ; — L'UN OU L'AUTRE » (Martin, p. 148). Deux autres précisions (p. 92, signée P. C. ; p. 160, « les dernières [lignes] d'André Walter ») datent donc en toute probabilité de cette même lecture de Louÿs.

Aux yeux de Delay <sup>6</sup> le nom de « Pierre Chrysis [est] aussi doré et hellénisant que celui d'André Walter était brumeux et germanisant ». Certes, la « Notice » nous apprend que le père d'André Walter « était de race saxonne ». « L'influence allemande avait donné à son caractère cette teinte métaphysique que son style reflète sans cesse. Il tenait de la race maternelle cette vaillance de cœur toute bretonne, cette volonté austère et souvent religieuse. » Mais, fidèle au « canular », « P. C. » choisira un nom hugolien emprunté, comme on le sait, à la *Légende des siècles* : « on entendait Chrysis / Sylvain du Ptyx que l'homme appelle Janicule <sup>7</sup>. Ce nom recèle pourtant un jeu d'esprit : « Chrysis » signifie « d'or », d'où Louis d'or... Si « Walter » cache autre chose qu'une évocation de *Werther* « qu'il a lu six mois plus tôt, comme le suggère Jean Delay <sup>8</sup> », ce sera une plaisanterie tout autrement symboliste. Le « canular », selon la définition d'Iseler (p. 26), « revêt la plupart du temps l'apparence de la plus entière simplicité pour quiconque n'est point parmi les "subtils" ». Si la présentation « posthume » nous fait penser à *Adolphe*, la simple constatation qu'elle appartient à cette même tradition d'encadrement littéraire ne doit pas nous suffire.

Revenons à la « Notice ». « Gide se prête à cette comédie », note Delay (I, p. 471), — mais est-ce qu'elle est innocente ? S'il accueille la supercherie, la lumière qu'elle va jeter sur le sérieux de son ouvrage devient déroutante. L'ironie est sans doute appelée à jouer ici un rôle marquant, car nommer la chose constitue le péché symboliste par excellence. Pierre Louÿs y parle de la « folie » d'André Walter, et ces *Cahiers* semblent en effet constituer ce « Journal d'un fou » dont parle Claude Martin. Parmi les critiques qui accueillent l'ouvrage, les plus perspicaces parlent

6. *La Jeunesse d'André Gide*, I, Paris : Gallimard, 1956, p. 483.

7. *Ibid.*

8. *Correspondance avec sa mère*, p. 102 (note de Claude Martin).

— comme le fait Georges Pellissier dans son article qui paraît dans la *Revue encyclopédique* du 1<sup>er</sup> août 1891 — des « émotions délicates » et des « tendresses éthérées », les « perplexités du doute » et les « scrupules d'une conscience subtile <sup>9</sup> ». C'est ainsi que le conflit qui s'inscrit au cœur des *Cahiers* sera décrit dans des termes nettement puritains : « exaltation d'un idéalisme sentimental qui lutte obstinément contre les velléités impures de la chair ». De même, la faillite de l'ascèse comme moyen de parvenir à la présence de Dieu et à l'amour absolu est marquée par « l'enthousiasme, la chasteté [et] la solitude [qui] exaspèrent son mysticisme ». Mais voici déjà que le principe de la sincérité est posé : dans sa réponse à Georges Pellissier, Gide affirme qu'il comprend « que la parfaite sincérité fasse une grande part du prix d'un livre ». Pour ne pas mettre en doute la bonne foi de Gide, il convient sans doute de distinguer, d'une part, la sincérité de la voix narratrice et, d'autre part, la supercherie littéraire qui n'est en somme que la présentation ironique et potentiellement ambiguë de la pensée. Pour Henri Ghéon, « la grande force d'André Gide réside précisément en la foi, et c'est elle qui donne le lien entre les ouvrages divers où se développe son âme croyante et rien que son âme. Car il a entrepris de s'exprimer dans ses livres en toute sincérité <sup>10</sup> »... Et le « cas » André Walter est exemplaire : « il est resté docile à la règle qu'ont su lui imposer l'atavisme religieux et l'éducation protestante de parents rigides <sup>11</sup> ».

Il convient de rappeler ici le nom d'une personne dont la réputation est connue dans les milieux protestants à l'époque de la composition des *Cahiers*. Il n'est guère douteux que Louÿs et Gide, élèves tous les deux à l'École Alsacienne, n'en soient au courant. De souche alsacienne, Henriette-Napoléone-Joséphine-Frédérique Walther, fille du général de division le comte F. L. Walther, colonel commandant les grenadiers à cheval de la garde impériale, et de Louise-Salomé Coulmann, naît à Paris le 14 juin 1807 et s'éteint en 1886. En 1889, son fils Alfred André lui consacre une biographie pieusement élogieuse : *Madame André-Walther 1807-1886* <sup>12</sup>. Elle connaîtra la vie mondaine avant de se convertir à la foi pro-

9. V. Martin, pp. 288-305, et en particulier pp. 299-301 avec la réponse de Gide, p. 306.

10. Henri Ghéon, « André Gide », *Mercure de France*, XXII, mai 1897, p. 238.

11. *Op. cit.*, p. 239. V. l'ensemble de son analyse éclairée des *Cahiers d'André Walter*, pp. 239-41, 247-8.

12. Une deuxième édition paraîtra après la mort de l'auteur, en 1896, chez le même éditeur. Elle sera présentée par J. Pédezert qui esquissera la vie d'Alfred

testante en 1842. À partir de cette date elle parlera dans ses lettres et dans son journal intime des tentations qui l'assiègent quotidiennement. Elle se propose l'ascèse et la macération spirituelle comme les moyens les plus sûrs pour arriver à l'amour de Dieu. Certaines pages ne sont que trop typiquement tourmentées, mais cette âme en peine n'est pas sans nous faire penser à Alissa, typique elle aussi de l'esprit protestant où règne une volonté d'ascèse. Et l'esprit de ces pages semble parfois préfigurer celui des *Cahiers*... Prenons deux exemples : le cheminement parallèle des âmes en quête de Dieu ; l'examen de conscience protestante face au désir.

Dans les *Cahiers* : « Non, dit-elle, prions à voix basse, sinon nous penserions à nous plus qu'à Dieu » (Martin, pp. 45-6), et plus loin : « Tu m'as dit, avec le baiser du matin : "J'ai prié pour vous deux, cette nuit" mais moi : "Crois-tu que je ne le savais pas, sœur ?" » Ces deux exemples décèlent bien le piège où l'orgueil et la chair réclament leurs droits. Madame André-Walther exprime une chasteté qui semble plus classique : « Il faut nous unir par la prière, mon ami. Quoique séparés, ces prières monteront ensemble vers le ciel et seront exaucées. » Et encore : « Pour nous amener à croire au mystère de charité de la mort de Jésus-Christ, il n'y a rien de tel que de toucher du doigt sa propre corruption <sup>13</sup>. » Si « l'auteur » des *Cahiers* connaît des cauchemars et sombre dans la folie, ce sera pour des raisons similaires. Et c'est Alissa qui semble déjà vivre sous cette plume protestante : « Comme de loin on se parle quelquefois plus à cœur ouvert que lorsqu'on est rapproché, je veux que tu me dises, sans arrière-pensée aucune, si le nouveau cercle d'idées dans lequel je vis maintenant ne t'effraie pas » ; « Hier je lisais une pensée bien vraie, la voici : "Ce qui fait une vie heureuse, c'est de pouvoir attendre la mort avec joie" » ; « Combien j'ai besoin que Dieu ait pitié de moi [etc.] » ; « Quelquefois le bonheur m'effraie ; je me rappelle cette parole du Seigneur : "Heureux ceux qui pleurent". » Quant à la vigilance : « Faire du repos l'objet de son existence, c'est de la faiblesse ; le repos n'est pas de ce monde, et si Dieu en a mis le sentiment dans notre cœur, ce n'est que pour nous donner l'avant-goût des joies célestes auxquelles il nous destine » — ce qui est à rapprocher du texte des *Cahiers* :

---

André : celui-ci, républicain et protestant, sera membre du gouvernement de Versailles et des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens (entre autres) ; il sera lié avec Émile Vautier (dont le nom n'est pas sans rappeler celui de la famille d'Abel dans *La Porte étroite*).

13. V. l'ensemble du chap. V.

« Ils ne comprendront pas ce livre, ceux qui recherchent le bonheur. L'âme n'en est pas satisfaite ; elle s'endort dans les félicités; c'est le repos, non point la veille : il faut veiller » (Martin, p. 44). De telles phrases ne constituent sans doute que la petite monnaie d'un discours croyant. Certes, il ne s'agit pas ici d'influence littéraire, car la date à laquelle Gide et Louÿs ont décidé le changement de titre des *Cahiers* exclut définitivement une telle hypothèse. L'on reprendra volontiers le commentaire de Georges Pellissier qui invoque l'importance de l'épithète d'Allain : « "Cigît Allain qui devint fou / Parce qu'il crut avoir une âme" — ou plutôt, mais la différence est capitale, parce qu'il voulut n'avoir pas de corps <sup>14</sup>. »

Le discours gidien devient subversif à partir du moment où le lecteur prête une valeur ludique au choix du titre de l'ouvrage. Mais comment déterminer les limites de la sincérité et de l'innocence de Gide ? L'auteur, en accueillant les suggestions que lui fait Louÿs, ne risque-t-il pas — peut-être à son insu — d'accentuer le doute et de mettre en question la moralité du livre ? Dans ce cas, placer les *Cahiers* sous le signe de la confession de Madame André-Walther, n'est-ce pas suggérer une critique qui s'appliquera à toute croyance de la sorte qui mène par la négation de la chair à la folie et à la mort ? Ou bien le « canular » ne prépare-t-il pas tout simplement le chemin qui conduira à la conclusion éminemment ambiguë et ironique du *Prométhée mal enchaîné* : « On n'écrit pas les livres qu'on veut » ?

---

14. Martin, pp. 151 et 301.